

## PUBLICATIONS

**Bulgarie : Sous les arbres, les légendes**

par Alexandre Levy (1er/09/2005)

**Dotées d'une faune et d'une flore aussi inattendues que préservées, les forêts bulgares regorgent aussi d'histoires, de légendes et de mythes. Reportage.**

Le refuge de Persenk a des allures de ville morte en cette fin de matinée. Quelques « chalets » aux allures de petits HLM à l'abandon, des chiens de bergers hirsutes et la piste qui part sur la crête, le long de l'ancienne voie romaine. Assis sur un rondin, Danaïl, le maître des lieux, nez de boxeur et visage buriné par le vent est un jeune homme blond et nouveau. Sirotant son café, il détaille avec circonspection notre petit groupe, plissant les yeux face au soleil qui joue à cache-cache avec les nuages derrière les sommets. « Ici, je passe mes journées à écouter de la musique. Celle de Vangelis, le compositeur de « Chariot de feu », s'accorde le mieux avec le paysage, je trouve ». Vangelis est, effectivement, né de l'autre côté de la frontière, du côté grec des Rhodopes, ces montagnes mythiques du sud de la Bulgarie qui seraient également le berceau du roi thrace et chanteur mythique Orphée. Danaïl nous demande des nouvelles de la vallée, puis du monde : il a vaguement entendu qu'en Chine, il y avait des inondations de grande ampleur. Cela va faire bientôt un an et demi qu'il n'a pas quitté le refuge où sa tâche consiste à monter la garde, nourrir les chiens et accueillir les quelques promeneurs qui s'aventurent par ici, à près de 2000 mètres d'altitude.

Originaire de Roussé, une grande ville de la plaine du Danube à la frontière roumaine, Danaïl a « pris la forêt » comme on dit en bulgare ce qui, au mot près, est l'expression équivalente de « prendre le large » en français. Disparaître, se volatiliser, ne plus donner de ses nouvelles... mais aussi passer dans la clandestinité, en opposition. Des « haïdouks », ces résistants armés qui luttaient contre l'occupation turque au Moyen âge, aux doux rêveurs d'aujourd'hui en passant pas les ermites religieux et les « partisans » de la Deuxième guerre mondiale, des Bulgares ont toujours « pris la forêt » : une entité à la fois mystique et nourricière, protectrice et sauvage. Dotées d'une faune et flore aussi inattendues que préservées, les forêts bulgares regorgent aussi d'histoires, de légendes et de mythes. Lieux d'Histoire et de mémoire retrouvée, ces forêts quasi vierges réservent également des rencontres tout aussi passionnantes avec des gens bien d'aujourd'hui.

Dans ce pays à la géographie et au climat rugueux, forêt est synonyme de montagne. Les chênes, hêtres, bouleaux, sureaux et frênes cohabitent avec les arbres conifères - pins, sapins et autres épicéas - avant de laisser la place aux buissons denses et trapus des auteurs, le « klek » bulgare, à savoir du pin mugho avec ici ou là des touffes de genièvre de Sibérie. Les montagnes, et donc la forêt, qui occupent près de la moitié du territoire sont un motif de fierté nationale pour les Bulgares, une partie intégrante de leur identité. Ils en parlent comme d'êtres familiers et proches ; elles sont d'ailleurs visibles de quasiment tout le pays et plusieurs générations de citoyens ont grandi en scrutant leurs sommets du haut de leur balcon d'immeuble HLM. L'hymne national du pays commence avec l'évocation de cette « vieille et fière montagne » (la chaîne des Balkans) qui traverse le pays, avant de chanter la gloire de Pirin et Rila, ces deux montagnes quasi jumelles à l'extrême ouest dont les sommets frôlent les 3000 mètres, un record à l'échelle des pays voisins. Erigées comme des sentinelles à la frontière gréco-macédonienne elles mènent, par la petite vallée où coule la rivière Mesta (qui se transforme en Nestos en Grèce), à la chaîne de Rhodopes qui s'étend sur quasiment tout le flanc sud-est du pays.

De Sofia, la capitale, la montagne est à une vingtaine minutes du centre historique. Grâce à

**À lire aussi, sur le site :**

[blog]

**La 25e Ligne fête ses quatre ans !**

par (26/05/2006)

[Culturisme]

**Dimitri, chanteur zinzin**

par Christine Taconnet (17/05/2004)

Malingre, survolté, tendre, ridicule, sautillant, incisif et... belge. Dimitri, drôle de bouille émaciée, chante seul et à moitié nu devant son piano, quand il n'agit pas un accordéon gros comme trois fois son torse glabre.

[Zigzags]

**Femmes au bord de la crise de nerfs**

par Marc Fernandez (4/03/2004)

Tandis que l'on célèbre partout dans le monde la journée de la femme, le 8 mars, retour sur un phénomène inquiétant de l'autre côté des Pyrénées. La violence domestique touche deux millions d'espagnoles. Enquête.

[Culturisme]

**Festival international du film des droits de l'homme de Paris**

par Marc Fernandez (4/03/2004)

Pendant deux semaines, le cinéma Action Christine Odéon accueille des documentaires et des débats sur les droits humains.

[Culturisme]

**Trois questions à Howard Rheingold**

par Jean-Christophe Rampal (13/02/2004)

Ancien rédacteur en chef de HotWired, le webzine du magazine Wired, observateur des mutations sociales engendrées par les nouvelles technologies, Howard Rheingold a notamment publié « Smart Mobs, The Next Social Revolution » (Foules intelligentes, la prochaine révolution sociale)\*.

un téléphérique qui part de la proche banlieue, les sofiotes accèdent au mont Vitosha, avec ses forêts de sapins et ses prairies, lieu de détente le week-end pour les familles et d'excursions mémorables pour les étudiants des nombreuses universités de la ville. C'est, en quelque sorte l'avant-poste de Rila, dont le célèbre monastère Rilski manastir (cf. encadré), à 140 km de Sofia, est situé au cœur d'une réserve naturelle du même nom. Son histoire commence vers l'an 900, lorsqu'un moine, qui ne s'appelait pas encore Ivan Rilski, décide de renoncer à la vie parmi les hommes pour se rapprocher de Dieu. Dénonçant les hérésies, le relâchement des mœurs et la cupidité des humains, il se choisit une existence d'ermite dans ce qu'il appelle le « désert de Rila », et plus précisément une petite grotte en pleine forêt. « Je n'y ai trouvé point d'hommes, uniquement des bêtes sauvages et des forêts impénétrables », se souvient-il dans son testament diffusé une quarantaine d'années plus tard. Entre temps, la grotte sera devenue un lieu de pèlerinage et le personnage aura pris, encore de son vivant, l'aura d'un saint. Des gens de tout le pays affluent pour le voir, le toucher, faire un vœu, alors que des notables et même des rois viennent solliciter la sagesse de l'ermite de Rila. Pour gérer cet incessant afflux de croyants, des moines viennent s'établir à proximité et fondent ainsi ce que deviendra par la suite, après moult pillages, incendies, pogroms turcs et autres destructions, cette imposante bâtisse de quatre étages, décorée par des fresques exécutées par les meilleurs maîtres de la région – les « zographes ». Aujourd'hui, cette « perle des Balkans » comme aiment à l'appeler les Bulgares, est une attraction touristique de premier plan dont la photo illustre la couverture de la plupart des guides sur le pays. Peu savent, en revanche, comment accéder à la grotte originelle, là où tout aurait commencé. Avec l'aide d'un bon accompagnateur, il faut contourner le monastère, marcher une bonne vingtaine de minutes sur la route départementale, avant de bifurquer sur un sentier indiqué par un panneau en forme d'icône représentant le saint. Après une heure de marche au milieu des arbres sur un chemin de plus en plus abrupt, on accède enfin sur le territoire de Saint Jean de Rila : la fameuse grotte, minuscule, une fontaine, le « rocher de la prière » où, selon la légende, il aimait se recueillir face à une vue panoramique s'ouvrant sur les monts de Rila, le tout flanqué par une chapelle bucolique. C'est jusqu'ici que viennent se recueillir, loin des foules et dans le silence de la forêt, les plus fervents de pèlerins : ils boivent l'eau « miraculeuse » de la source, laissent un objet ou un vœu sur un bout de papier, allument une bougie dans la grotte. Et se laissent bercer, comme devait le faire le saint occupant de ses lieux, par le bruit du vent dans les branches des pins centenaires.

A l'instar de Rila, les forêts et montagnes bulgares regorgent de lieux sacrés où le miracle de la foi rejoint les merveilles de la nature et vice-versa. Monastères, chapelles, et autres lieux de culte plus ou moins improvisés auxquels on accède par des chemins tortueux, à travers des cols et des défilés, enjambant des torrents ou contournant des lacs de montagne. Ces lieux de culte et de pèlerinage font l'objet, depuis la chute du communisme, d'une véritable ferveur populaire dans un pays qui tente tant bien que mal de retrouver ses valeurs et sa mémoire. Quitte à idéaliser le passé, un passé lointain voire mythique d'une Bulgarie pieuse et puissante, qui n'aurait jamais connu la parenthèse communiste et athée. Un autre monastère incontournable, celui de Batchkovo, au cœur des Rhodopes, attire ainsi tous les lundis de Pâques une immense foule de croyants qui viennent vénérer une icône à l'histoire particulièrement mouvementée. Fondé vers l'an mille par deux frères moines géorgiens, Grigori et Abasi Bakuriani, le monastère est victime, en 1450, d'un pillage par une bande de soudards qui y mettent le feu, massacrent les moines et s'emparent de tous ses trésors. Y compris, du moins le croit-on, de sa plus belle icône, une Vierge au teint basané enchâssée dans un cadre en argent massif. Jusqu'au jour de Pâques de l'année 1604 où, selon la légende, un berger des environs découvre dans la faille d'une falaise l'icône qu'un moine rescapé du massacre aurait dissimulé. A l'instar de Rila, cette découverte « miraculeuse » transforme la petite grotte, aménagée depuis en chapelle en bois perchée sur le flanc du rocher, en un lieu de pèlerinage. Une fois par an, accompagnée de milliers de fidèles, l'icône, portée sur des tréteaux en bois par des moines, refait ainsi le voyage jusqu'au monastère. Une occasion également pour les fidèles de découvrir les sentiers de la réserve naturelle de cette partie des Rhodopes, appelée le « Mur rouge » du nom de la couleur que prennent les montagnes au coucher du soleil. Pas très loin de là, entre les villages de Jugovo, Borovo et Mostovo se situe un autre lieu saint que les Bulgares appellent la « Forêt de la Croix » (Krstova gora). Ici serait enterrée, selon la légende, une partie ou la totalité de la croix de Jésus. Son sommet, le Krstov vrh, abrite aujourd'hui tout un complexe monastique pris d'assaut par des milliers de visiteurs surtout pendant la belle saison. La présence présumée de la croix dans la forêt pousse des milliers de pèlerins, plus ou moins croyants, à venir ici pour dormir à la belle étoile et boire l'eau des nombreuses sources « miraculeuses » du mont : selon la croyance cette expérience guérirait tous les

maux et purifierait les pêchés (cf. encadré).

Miraculeuses ou pas, les montagnes et forêts bulgares font du bien autant au corps qu'à l'esprit du voyageur. « Préservez la forêt, elle est source de santé », affirment, beaucoup plus près de nous, des panneaux hérités de l'ère communiste que l'on retrouve encore en abondance sur les routes de montagne. L'air y est pur et vivifiant ; le climat continental fait que les étés sont toujours ensoleillés mais frais. Alors que l'hiver est relativement doux en moyenne montagne, avec en prime, de la neige en abondance. Pirin, Rila et les Rhodopes abritent également de nombreuses réserves naturelles protégées par l'Etat. Munie de ses fiches et d'une paire de jumelles, la jeune Elena Todorova de l'antenne régionale de la Direction nationale des parcs nationaux à Bansko, petite ville située au creux stratégique de la vallée de Mesta, détaille avec fierté la longue liste des arbres, fleurs, mammifères, oiseaux, poissons et reptiles que l'on pourra rencontrer les forêts bulgares, dont certains sont des « endémiques », à savoir spécifiques à la région. On retient, pêle-mêle, les pins de Macédoine et de Bosnie, que l'on appelle ici « moura blanche » et « moura noire », la chèvre sauvage, l'aigle des roches, la truite des Balkans, le chat sauvage, la salamandre. Et bien évidemment, les sangliers, daims, chevreuils, perdrix et autres bécasses des montagnes ainsi que leurs prédateurs : renard, loup et, parfois, l'ours. « Au risque de décevoir, je dois avouer qu'en 14 ans d'expérience, je ne me suis jamais retrouvé face à un ours », tempère un peu l'enthousiasme des visiteurs Ivan, l'un des quatre gardes forestiers de la réserve naturelle de Pirin, classée dans la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Rappelant que les plantigrades, dont la présence (ils seraient plus de 800 dans les forêts et montagnes bulgares) titille l'imagination des voyageurs, sont des animaux craintifs et discrets. « Avec eux, on communique par traces interposées », poursuit Ivan, qui sait, par exemple, que son secteur est fréquenté par une dizaine d'ours bruns, dont une mère avec trois oursons. Les loups, eux, se déplacent par meutes, passant allégrement d'une vallée à une autre, causant parfois quelques dégâts dans les troupeaux de chèvres et de moutons que les paysans laissent brouter librement sur les collines et les prairies. Mais ici, curieusement, pas de bronca contre ce prédateur insaisissable qui a toujours fait partie de l'écosystème des forêts. Le rôle d'Ivan, comme celui de ses collègues, est plutôt de réprimer le braconnage, veiller à ce que les visiteurs ne polluent pas la réserve dont certaines parties sont fermées au public et, surtout, tenter de mettre fin aux coupes sauvages, une véritable plaie pour les forêts bulgares. « Globalement, je dois dire que cela va mieux dans ce domaine », se félicite-t-il. « Ce qui me fait le plus plaisir, c'est que depuis quelques années les gens nous prennent plus au sérieux, avant ils faisaient comme si on était pas là ». Les gardes forestiers, notamment des réserves protégées par l'Etat, ont désormais plus de moyens, ils circulent armés, multiplient les patrouilles à bord de leurs Nivas russes et, surtout, ont le droit de verbaliser les contrevenants sans devoir faire appel à la police (les amendes vont de 500 à 5000 levas, soit la moitié en euros). « Pour éviter que les particuliers se servent en bois de chauffage, comme ils l'ont fait depuis toujours, nous avons pris la décision d'organiser nous mêmes la distribution. Quant aux braconniers, depuis qu'ils savent qu'ils peuvent aller directement en prison, ils se sont beaucoup calmés », raconte Ivan.

Un optimisme que ne partage pas l'expert Liliana Dekova, responsable des programmes écologiques des parcs nationaux. « Concernant les coupes, plutôt que les particuliers ce sont désormais les grands groupes qui posent problème, car eux, travaillent avec l'aval de l'Etat », s'insurge-t-elle. Et de donner l'exemple de cette même réserve de Pirin, qui commence quasiment à la sortie de Bansko, où une grande compagnie, loulou, construit depuis l'année dernière plusieurs pistes de ski, une installation de neige artificielle, des routes d'accès et de nombreux téléphériques nouveaux... « Soit plusieurs milliers de km<sup>2</sup> de forêt en moins, sous nos yeux impuissants », déplore-t-elle. Mais à se promener dans Bansko on constate que la bataille face au ski semble déjà perdue. Une véritable frénésie de construction de gîtes ou de chalets en bois s'est emparée de la ville ; plusieurs groupes de grands hôtels, tels la chaîne Kempinsky, sont déjà présents. Les prix au mètre carré ont flambé, et les habitants ont désormais le choix entre louer et vendre leur propriété. Pour certains, c'est une aubaine, pour d'autres cette petite ville d'à peine 10 000 habitants n'a pas l'infrastructure et les moyens d'accueillir autant d'amateurs de la glisse. C'est pourtant là-dessus que Bansko a décidé de bâtir sa réputation - des prix attractifs et une belle poudreuse garantie tous les ans -, en dépit des défenseurs de la nature qui dénoncent un « processus irréversible de chamonisation » de leur ville. « Le pire serait que cela se fasse au dépens de la richesse végétale et animale de la région, s'inquiète Liliana. Nous sommes encore à la recherche d'un équilibre ».

La plupart des forêts et montagnes bulgares ont été néanmoins préservées des

gigantesques travaux d'industrialisation qu'ont entrepris les satellites de l'ex-URSS après la seconde guerre mondiale. On y circule sur des petites routes cahoteuses à travers des villages accrochés à flanc de colline, faits de maisons blanches aux toits en tuile ocre ou en lauzes. Un paysage qui a, certains jours, un petit parfum de l'Ariège ou de la Toscane. Mais toujours quelques décennies en arrière. Ce côté « campagne d'antan » associé à l'hospitalité et la décontraction des gens fait que l'on se sent immédiatement à l'aise, rassuré, et ce malgré la barrière de la langue. Il n'est pas rare que les rencontres, qui se font toujours autour d'un verre, finissent tard dans l'après-midi ou la soirée. Alors, les Bulgares déploient en un tour de main une nappe en laine bariolée, coupent savamment les tomates, concombres et poivrons d'Espagne, rompent de grosses miches de pain traditionnel, allument un feu pour les grillades. Dans ces forêts, il y aura toujours une clairière agrémentée de tables en bois et de rondins, des paillotes de montagne au bord des routes, et des sources d'eau fraîche par centaines de milliers pour accueillir les voyageurs (cf. encadré). Sinon, les bords de route ne manquent pas de gargotes qui rivalisent d'imagination pour accommoder les produits du cru : truites, pommes de terre, champignons, salades, yaourts, fromages, miel et confitures... Le tout arrosé de vins locaux, dont notamment de très bons blancs de la cave Damianitza, d'eau de vie (rakia) ou de « mastika », l'anisette locale. « Les randonneurs occidentaux ramènent chez eux leurs barres de céréales et leurs bouteilles d'eau minérale », rigole Ioanna, jeune diplômée d'histoire et guide pour Odisséïa. Cette agence de Sofia explore le créneau du tourisme « alternatif, durable et écologique ». Une nouveauté pour les Bulgares. « Notre ambition est de faire découvrir au voyageur une autre Bulgarie, authentique et chaleureuse, loin du tourisme de masse de la cote de la Mer noire ou des grandes stations de ski », explique son patron Liubo Popiordanov. Cet ancien alpiniste de renom, grand amoureux de la montagne, arpente ainsi les forêts et les villages bulgares pour tenter de convaincre les gens du cru de se mettre au tourisme vert, s'inspirant fortement du modèle français des gîtes et des séjours à la ferme. Le réseau prend forme, même si le chemin reste long pour transformer la maison traditionnelle paysanne bulgare en table d'hôte à l'occidentale.

A Dobarsko, petit village situé dans la vallée de Razlog à mi-chemin entre les Rhodopes, Pirin et Rila, nous retrouvons une autre enthousiaste de l'écotourisme et des salades bio à la sauce bulgare – Nina Baïkova. Cette femme énergique, dont le mari dirige une petite entreprise d'exploitation de bois dans la région, a décidé il y a quelques années de transformer son village natal (quelque 700 âmes reparties sur 200 maisons), qui abrite une belle église semi enterrée du 17e siècle, en lieu d'accueil et de découverte de la Bulgarie « véritable et profonde ». Le visiteur y est accueilli par les chants des « grand-mères de Dobarsko » qui troquent pour l'occasion leur tablier de ménagère pour l'habit traditionnel des femmes des montagnes. Puis, il a le choix entre plusieurs maisons d'hôtes où passer la nuit et déguster les plats de la région. Le soir, cassoulet d'haricots blancs du jardin avec charcuterie locale, le tout cuit pendant des heures dans un récipient en argile et arrosé de vin rouge, épaisses crêpes et pain perdu le matin... Réunies autour d'une table en bois dans la petite mairie du village, ces « maîtresses » de maison relatent pendant des heures les malentendus culturels et autres incidents mineurs qui ponctuent, généralement dans la bonne humeur, le séjour des étrangers. Ont-elles été faciles à convaincre de se plier aux us et coutumes des leurs visiteurs ? « Je leur ait dit : malgré l'ouverture du pays, pensez-vous que vous iriez tout de suite à Londres, Paris ou Berlin ? Alors que comme ça, vous pouvez voyager sans sortir de chez-vous » se souvient Nina. En fait, toutes témoignent que ce sont les étrangers qui adoptent très rapidement, et souvent avec émerveillement, les mœurs bulgares gagnés par ce que Nina appelle « l'esprit du lieu ». Et pour mieux convaincre ses interlocuteurs, elle leur fait prendre la route de la chapelle dans la montagne, soit une demi-heure de marche sur un chemin à la sortie du village, à travers les étables et les arrières cour des maisons, avant de s'enfoncer dans une forêt de plus en plus profonde. Au bout de la piste abrupte, une petite église aux murs d'un blanc éclatant et un panorama à couper le souffle sur les trois montagnes qui se découpent à l'horizon. Le temps que les randonneurs du dimanche reprennent leur souffle, se rafraîchissent à la fontaine, et la table est mise : fines tranches de lard salé accompagnées de jeunes pousses d'ail, du pain fait maison, du thé aux fleurs des montagnes, de la fraise des bois et l'inévitable toast que l'on porte avec un verre d'eau de vie maison. Nazdravé !

« Franchement, personne n'aurait imaginé qu'on aurait un jour des touristes ici ». Autre lieu, autre panorama grandiose : le canyon de Trigrad, ce curieux village au nom de ville (grad) où cohabitent dans la bonne entente musulmans et chrétiens, à 6 km de la frontière grecque. Kosta, qui a récemment transformé sa maison sur les hauteurs du village en petit hôtel, n'en revient toujours pas de la tournure des événements. Cette partie des Rhodopes a

été, pendant plus de 40 ans, déclarée zone fermée à cause de la proximité des troupes de l'Otan de l'autre côté de la frontière, et l'accès strictement réglementé y compris aux Bulgares qui devaient se munir d'une autorisation spéciale pour s'y rendre. C'est, du coup, l'une des régions les plus préservées de Bulgarie (aucun projet de station de ski ne se profile à l'horizon...), avec ses monts et ses vallées couverts d'épicéas, ses torrents impétueux, ses gorges et ses grottes. Un véritable paradis pour les naturalistes, les chasseurs, les spéléologues et les alpinistes. Le jovial Kosta, au crâne dégarni et au verbe haut, a d'ailleurs débuté en tant que guide de la célèbre « Gorge du diable » toute proche avant de passer la main à son fils et se consacrer, avec son épouse Détélina, au métier d'hôtelier. C'est son gagne pain, certes, mais il n'en démord pas : c'est bien dans cette grotte que Orphée est descendu pour tenter d'arracher sa bien aimée, Euridice, du royaume des ombres de Hadès. Les plus incroyables des voyageurs sont invités à se rendre, plus au nord dans les montagnes, dans l'impressionnant sanctuaire thrace en plain air de Bélentach, où subsistent encore les stigmates dans la roche de leurs rites, « l'orphisme » qui vouait un culte sans pareil au soleil et à la nature.

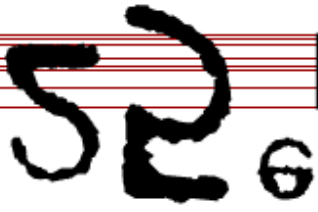
Assis dans la salle à manger de Kosta, auprès d'un bon feu de cheminée, le voyageur entendra bien d'autres histoires, les unes les plus intrigantes que les autres, de cette vallée reculée. Des histoires d'« apatchina », cette créature velue et néanmoins bienveillante, sorte de troll des Rhodopes. Ou du village de Lokhovsko, où jusqu'au début du siècle dernier des hommes auraient vécu à l'état quasi sauvage... Lorsque les dernières braises se seront consumées, Kosta parle de son rêve de pouvoir, « comme ses grands-parents », pouvoir aller se baigner dans la mer Egée, que l'on appelle ici la « Mer blanche », distante d'à peine une centaine de kilomètres. « Tu vois, des soirées comme celle-là, on les finirait bien par un petit plongeon de l'autre côté, sans cette fois-ci devoir faire la guerre à Athènes », plaisante-t-il en allusion aux guerres Balkaniques. Optimiste, proeuropéen, il espère l'ouverture de nouveaux postes-frontière avec la Grèce (un seul, à l'extrême ouest du pays fonctionne pour l'instant), la libre circulation des personnes et des marchandises. « Comme à l'époque romaine », dont la région porte encore les traces de nombreuses voies pavées qui reliaient Plovdiv, ou Philipopolis, la grande ville de la plaine de la Thrace bulgare, à Drama, Kavala et la côte Egée... Idem pour l'ancienne « route du poisson », dont se souviennent encore certains patriarches du coin, ou plutôt de l'odeur qu'exhalaien les charrettes en provenance de Grèce, avant que ne tombe le rideau de fer de la guerre froide.

Parfois les histoires et les époques se télescopent, les récits s'embrouillent sous l'emprise des « nuages », ou l'équivalent bulgare du perroquet que l'on sert à profusion dans les bistrot villageois. Boris, garde-chasse d'Orehovo (le village des noix), sur la route de Batchkovo, explique sous l'œil perplexe de son supérieur, Petar, la perte par Alexandre le Grand de son chariot « quelque part dans la région des forêts du mont Perelik » que des aventuriers du type Indiana Jones tenteraient aujourd'hui de récupérer... Le problème est que, depuis, beaucoup de monde est passé par là, de même que dans les souvenirs de Boris : anciens et nouveaux Grecs, ottomans et de haïdouks, partisans anti-fascistes, moines ermites, bandits et autre opportunistes d'aujourd'hui. Chez Stefka et Luben du même village, un couple comme sorti tout droit de la littérature paysanne bulgare du siècle dernier, c'est en musique que les visiteurs se familiarisent avec les drames séculaires des Rhodopes : histoires d'amour impossibles entre chrétiens et musulmans, de « voïvodes » (chefs de bande luttant contre les Ottomans) au cœur tendre ou de pachas turcs inflexibles... « Avec ces gens là, je me sens bien, confie Ioanna, la jeune historienne et guide de Sofia, ils sont spontanés, honnêtes et bons. C'est une leçon d'humilité, le même sentiment que je ressens lorsque je marche le long des pavés des voies romaines datant du 3e siècle. » Désormais, tout ce que les défenseurs du tourisme alternatif espèrent est que ces gens ne disparaissent pas et, surtout, qu'ils restent eux-mêmes.

Droits réservés. Première publication dans le magazine Ulysse daté septembre-octobre 2005

[Rechercher sur le site]

[ACCUEIL](#) | [MOTS D'OÙ?](#) | [BIOTAUPE](#) | [CULTURISME](#) | [ZIGZAGS](#) | [AGENDA](#) | [LIENS](#) | [QUI SOMMES-NOUS?](#)



SE6



JJEN6

- Site réalisé avec le logiciel libre **Spip** par AW -